



**Richard
Wagamese**
Jeu blanc

Roman traduit de l'anglais
par Christine Raguet

ZOE

Il faut que Saul Indian Horse raconte son histoire, qu'il se remémore son enfance rythmée par les légendes ojibwés, la récolte du riz et la pêche; son exil l'hiver de ses huit ans et son adolescence, passée dans un internat où les Blancs font tout pour effacer en lui son indianité. C'est pourtant au cœur de cet enfer qu'il trouve son salut, grâce au hockey sur glace. Joueur surdoué, Saul réussit à rejoindre l'élite du sport national, mais c'est sans compter le racisme qui règne dans le Canada des années 1970.

On retrouve dans *Jeu blanc* toute la force de Richard Wagamese: la magie qu'il insuffle aux relations entre l'homme et la nature, et sa capacité à retranscrire la singularité et la richesse de l'identité indienne.

D'origine ojibwé, RICHARD WAGAMESE (1955-2017) est un des principaux écrivains indigènes canadiens. Après *Les Étoiles s'éteignent à l'aube*, *Jeu blanc* est son deuxième livre traduit en français. Wagamese a puisé dans sa propre histoire pour écrire ce roman, considéré aujourd'hui comme son œuvre majeure.

« Richard Wagamese est un trésor national. »
Joseph Boyden

Avec le soutien du



ISBN 978-2-88927-460-4



EDITIONS ZOE

1

Je m'appelle Saul Indian Horse. Je suis le fils de Mary Mandamin et de John Indian Horse. Mon grand-père s'appelait Solomon et mon prénom est le diminutif du sien. Ma famille est issue du Clan des Poissons des Ojibwés du Nord, les *Anishinabés*, c'est ainsi que nous nous désignons. Nous avons élu domicile sur les territoires bordant la rivière Winnipeg, là où elle s'élargit avant d'entrer dans le Manitoba et après avoir quitté le lac des Bois et les crêtes accidentées du Nord de l'Ontario. On dit que nos pommettes ont été taillées dans ces chaînes granitiques qui s'élèvent au-dessus de notre patrie. On dit que le brun profond de nos yeux a suinté de la terre féconde autour des lacs et des marécages. Les Anciens disent que nos longs cheveux raides viennent des herbes ondulantes qui tapissent les rives des baies. Nos pieds et nos mains sont larges, plats et forts comme les pattes d'un ours. Nos ancêtres ont appris à se déplacer sans peine à travers les territoires que le *Zhaunagush*, l'homme blanc, a plus tard redoutés, sollicitant notre aide pour les parcourir. Notre parole s'écoule et se déverse comme les rivières qui nous servent de routes. Nos légendes rapportent comment nous avons émergé des

entrailles de notre Mère Terre – Aki est le nom que nous lui attribuons. Nous avons surgi, sans imperfections, les battements du cœur d'Aki dans nos oreilles, prêts à devenir ses gardiens et ses protecteurs. Quand je suis né, notre peuple parlait encore ainsi. Nous étions encore sous l'influence de nos légendes derrière nous. C'est une frontière que ma génération a franchie et nous languissons d'un retour qui n'a jamais pu se produire.

Ces gens, ici, veulent que je raconte mon histoire. Ils disent que je ne peux comprendre où je vais si je ne comprends pas où j'étais avant. D'après eux, les réponses sont en moi. En racontant nos histoires, nous, buveurs invétérés de mon espèce, nous pouvons nous libérer de la bouteille et de la vie qui nous a menés là. J'en ai rien à foutre de tout ça. Mais si ça veut dire sortir d'ici plus vite, alors je vais la raconter, mon histoire.

Ce sont des travailleurs sociaux de l'hôpital qui m'ont envoyé ici. Au Centre New Dawn, la nouvelle aube. Ils appellent ça un établissement de soins. Ici, les thérapeutes disent que le Créateur et les Grands-mères et les Grands-pères veulent que je vive. Ils disent plein de choses. En fait, ils parlent tout le temps et ils espèrent qu'on va faire pareil. Ils sont assis là, les yeux brillants, humides et pleins d'espoir, et pensent qu'on ne les voit pas attendre. Même quand j'ai les yeux rivés sur mes chaussures, je les sens. Ils appellent ça le partage. C'est l'un de nos anciens principes tribaux, à nous les Ojibwés, à ce qu'ils prétendent. Faire battre ensemble beaucoup de cœurs nous rend plus forts. C'est pour cela qu'ils nous installent dans le cercle de partage.

On est au moins trente à séjourner ici. Depuis les grands adolescents jusqu'à quelques hommes dans la trentaine, comme moi, et une femme qui est si vieille qu'elle n'arrive plus vraiment à parler. Toute la journée on est

assis en cercle. J'en ai marre de parler. Ça me fatigue. Ça me donne envie de boire. Mais je le supporte et quand mon thérapeute, Moses, me fait entrer dans son bureau pour un tête-à-tête, ça aussi, je le supporte. Ça fait un mois que je suis ici, après six semaines à l'hôpital, et c'est ma plus longue période sans alcool depuis des années, alors je présume que ça sert à quelque chose. Mon corps se sent plus fort. Ma tête est claire. Je mange de bon cœur. Mais, maintenant, ils disent qu'on est arrivés au moment le plus dur du travail: «Si nous voulons vivre en paix avec nous-mêmes, nous devons raconter nos histoires.»

La mienne, je ne peux pas la raconter dans un cercle. Je le sais. Il y a trop à trier et à passer au crible. Et les quelques fois où j'ai essayé de parler, j'ai remarqué que les jeunes ne tenaient pas en place sur leurs sièges. Peut-être qu'ils ne me croient pas ou qu'il y a quelque chose qui les emmerde dans ce que je dis. En tout cas, je ne peux pas parler là, comme ça. Alors Moses m'a autorisé à écrire les choses. C'est ce que je vais faire. Après, je reprendrai le cours de ma vie. Quelque part.

Notre peuple a des rites et des cérémonies qui ont pour but de nous apporter le don de vision. Je n'ai jamais participé à aucun d'eux, mais j'ai vu des choses. Je me suis senti emporté et je me suis senti sortir de ce monde physique pour rejoindre un lieu où le temps et l'espace ont un rythme différent. Je suis toujours resté à l'intérieur des limites de ce monde, pourtant j'avais les yeux de quelqu'un qui est né dans un autre univers. Nos hommes-médecines m'appelleraient devin. Mais j'étais sous l'emprise d'un pouvoir que je n'ai jamais compris. Il m'a quitté voilà des années et la perte de ce don a été mon plus grand chagrin. Parfois, j'ai l'impression que ma vie entière n'a été qu'une longue quête pour tenter de le retrouver.

Je n'étais pas là le jour où le premier cheval indien est arrivé jusqu'à notre peuple, mais j'ai entendu cette histoire tant de fois quand j'étais enfant qu'elle est devenue réelle pour moi.

Les Ojibwés n'étaient pas un peuple du cheval. Notre pays existait à l'état sauvage : lacs, rivières, tourbières et marécages entourés de citadelles de forêt, de pierre et du tissage labyrinthique de la nature. Nul besoin de cartes pour le comprendre. Nous étions le peuple des *manitous*. Les êtres qui partageaient notre temps et notre espace étaient le lynx, le loup, le glouton, l'ours, la grue, l'aigle, l'esturgeon, le chevreuil et l'original. Le cheval était un chien-esprit fait pour courir dans des espaces dégagés. Il n'y avait pas de mot pour le désigner dans notre ancienne langue jusqu'à ce que mon arrière-grand-père en rapporte un du Manitoba.

Quand le soleil était chaud et que le chant du vent s'entendait dans le bruissement des arbres, notre peuple disait que les *Maymaygwayseeuk*, les esprits des eaux, étaient sortis danser. C'était une journée comme ça. Étincelante. Les yeux des esprits se reflétant dans l'eau.

Un jour de la fin de l'hiver, mon arrière-grand-père s'en était allé dans la morsure du vent du nord, en direction de l'ouest, vers le pays de nos cousins, les Ojibwés des plaines. Il s'appelait *Shabogeesick*. Ciel oblique. Il était chaman et trappeur, et parce qu'il passait beaucoup de temps dans la nature, elle lui révélait des choses, elle lui parlait des mystères et des enseignements. Les gens disaient qu'il avait le pouvoir télépathique, ce don exceptionnel que possédaient nos premiers maîtres. C'était une puissante médecine permettant de partager des enseignements vitaux entre peuples séparés par des distances colossales. *Shabogeesick* fut l'un des derniers à revendiquer l'énergie de sa science, avant que l'histoire ne la piétine. Un jour, la nature l'avait appelé et il s'était éloigné sans souffler mot à qui que ce soit. Personne ne s'inquiéta. C'était une chose qu'il faisait tout le temps.

Mais par cette après-midi de la fin du printemps, lorsque, revenant de l'est, il sortit du bois, il tirait, au bout d'un licol en corde, un étrange animal noir. Notre peuple n'avait jamais vu une telle créature et les gens avaient peur. C'était un animal gigantesque. Aussi gros qu'un original, mais sans le panache, et le son de ses sabots sur le sol rappelait le roulement du tambour — tel un grand vent qui s'engouffre dans la crevasse d'un rocher. Les gens reculèrent en le voyant.

« Quelle espèce d'être est-ce donc ? demandèrent-ils. Est-ce qu'on le mange ? »

— Comment se fait-il qu'il marche aux côtés d'un homme ? Est-ce un chien ? Est-ce un grand-père égaré ? »

Le peuple se posait de nombreuses questions. Personne ne voulait approcher l'animal, et quand il inclina la tête pour commencer à brouter l'herbe, ils en eurent le souffle coupé.

« On dirait un chevreuil.

— Est-il aussi doux qu'un *Waywashkeezhee*? »

— On l'appelle cheval, leur dit Shabogeesick. Dans le pays de nos cousins on l'utilise pour voyager sur de longues distances, pour porter des charges trop lourdes pour les hommes, pour prévenir de la présence des Zhaunagush avant qu'on puisse les voir. »

« Cheval », dirent-ils tous à l'unisson. Le grand animal releva la tête et hennit, ce qui les effraya.

« Se moque-t-il de nous? demandèrent-ils.

— Il se présente, dit Shabogeesick. Il vient apporter d'importants enseignements. »

Il était revenu en train avec l'animal et avait parcouru à pied les trente miles séparant notre camp, au bord de la rivière Winnipeg, de la gare. C'était un percheron. Un cheval de trait. Une bête de somme, et Shabogeesick montra à tous comment lui mettre un licol, comment le harnacher avec des brides faites de racines de cèdre cousues et de cordes du poste de traite, afin qu'il puisse tirer les carcasses d'orignal et d'ours sur des miles depuis la forêt. Les enfants apprirent à monter sur son large dos. Le cheval tirait les traîneaux des personnes âgées sur les épaisses neiges de l'hiver; il permettait aux hommes de couper des arbres et de traîner les billots jusqu'à la rivière où ils les faisaient flotter jusqu'au moulin à scie et à papier pour gagner un peu d'argent. Le cheval était un véritable cadeau et le peuple l'appela *Kitchi-Animoosh*. Grand Chien.

Puis un jour, Shabogeesick rassembla tout le monde en cercle sur les rochers d'enseignement, là où les Anciens avaient dessiné des histoires sur la pierre. Le peuple n'était rassemblé sur ces pierres sacrées que lorsque quelque chose de vital devait être discuté. Aujourd'hui, personne ne sait où se situe ce lieu. De toutes les choses qui allaient disparaître au cours des changements à venir,

le chemin menant à ce lieu sacré fut peut-être la perte la plus douloureuse. Shabogeesick avait amené Kitchi-Animoosh, Cheval, qui broutait les succulentes feuilles des trembles pendant que l'arrière-grand-père parlait.

« La première fois que le cheval s'adressa à moi, je ne compris pas le message, leur dit Shabogeesick. Je n'avais jamais entendu cette voix auparavant. Mais nos cousins des plaines me parlèrent de la bonté de cet Être, et je jeûnai et je priai dans la hutte de sudation sacrée pendant de nombreux jours pour pouvoir apprendre à parler avec lui.

« Quand j'émergeai de la hutte de sudation, ce Cheval était là. Je traversai les plaines avec lui et le Cheval me fit don de ses enseignements.

« Un grand changement va venir. Il va venir à la vitesse de l'éclair et il va brûler nos vies. Voici ce que Cheval me dit sous la grande voûte du ciel: "Les peuples vont voir bien des choses qu'ils n'ont jamais vues avant, et je suis l'une d'elles." C'est ce qu'il me dit.

« Quand les Zhaunagush vinrent, ils amenèrent le cheval avec eux. Notre peuple vit le Cheval comme un Être spécial. Il chercha à apprendre son pouvoir sacré. Monter ces êtres-esprits, pourchasser le vent avec eux, devinrent des signes d'honneur. Mais les Zhaunagush ne virent rien d'autre que du vol dans ce que nous avions fait, que l'attitude d'un peuple inférieur, alors ils nous appelèrent voleurs de chevaux.

« Le changement qui vient dans notre direction, viendra sous diverses formes. Sous des aspects mystérieux à nos yeux, produisant des sons agressifs à nos oreilles, selon des modes de pensée qui exploseront comme le tonnerre dans nos cœurs et nos esprits. Mais nous devons apprendre à monter chacun de ces chevaux du changement. C'est ce que le futur veut de nous, et notre

survivance en dépend. C'est cela, l'enseignement spirituel de Cheval.»

Notre peuple ne savait comment interpréter ce discours. Les paroles de Shabogeesick les effrayaient, mais ils lui faisaient confiance et ils en étaient arrivés à aimer Kitchi-Animoosh. Ils prirent donc bien soin de lui, le nourrèrent de grains et de foin de choix, qu'ils échangeaient à la ligne de chemin de fer. Les enfants le montaient pour le maintenir en forme. Quand les hommes des traités nous découvrirent dans notre camp isolé pour nous faire signer nos noms sur les registres, ils furent surpris de voir le cheval. Quand ils demandèrent comment il était arrivé là, notre peuple désigna Shabogeesick, et ce furent les Zhaunagush qui le nommèrent Indian Horse, Cheval Indien. Depuis lors, c'est notre nom de famille.

Tout ce que je connaissais d'indien disparut au cours de l'hiver 1961, quand j'avais huit ans.

Ma grand-mère, Naomi, était alors très vieille. Elle était la matriarche de la petite bande dans laquelle j'étais né. Nous vivions encore dans les forêts à cette époque. Nous avions très peu de contact avec quiconque en dehors des Zhaunagush du poste de traite du Nord, à Minaki, où nous apportions nos fourrures et nos baies, ou, de temps à autre, avec un groupe d'Indiens qui tombaient sur nos camps au cours d'un déplacement. Au moindre signe de l'approche d'un étranger, notre grand-mère s'empressait de nous emmener dans la forêt, mon frère Benjamin et moi. Nous y restions jusqu'au départ de l'étranger, même si ça prenait une journée ou plus.

Il y avait un spectre au sein de notre camp. Nous percevions l'ombre de cet être obscur dans les rides du visage de notre mère. Parfois, elle se blottissait auprès du feu, serrant et desserrant les poings, les yeux semblables à des lunes sombres à la lumière des flammes. Elle ne parlait jamais dans ces moments-là, ne pouvait jamais être reconfortée. J'allais vers elle, je lui prenais la main, mais elle